Graham Robb, *Une histoire buissonnière de la France*

Paris, Flammarion, 2011, 575 p.

Yann Raison du Cleuziou

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9660>

DOI : 10.4000/etudesrurales.9660

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 juillet 2012

Référence électronique

Yann Raison du Cleuziou, « Graham Robb, *Une histoire buissonnière de la France* », *Études rurales* [En ligne], 189 | 2012, mis en ligne le 03 juillet 2014, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9660> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9660>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Graham Robb, *Une histoire buissonnière de la France*

Paris, Flammarion, 2011, 575 p.

Yann Raison du Cleuziou

Graham Robb, *Une histoire buissonnière de la France*. Paris, Flammarion, 2011, 575 p.

- 1 Le titre *Une histoire buissonnière de la France* ne permet pas de comprendre a priori l'objet du dernier ouvrage de l'historien britannique Graham Robb. Il faut se reporter à son édition originale de 2007 pour être un peu plus éclairé. Le titre initial est bien plus explicite : *The discovery of France. A historical geography from the Revolution to the First World War*. Il s'agit en effet d'une histoire de l'espace français, de la fin du XVIII^e siècle à la Première Guerre mondiale.
- 2 Le terme « espace » est ici préféré à celui de « territoire ». Car le territoire, c'est l'espace identifié, et donc approprié. Or, ce que Graham Robb veut montrer, c'est à quel point la France s'est tardivement territorialisée en s'appropriant l'espace et ses diverses populations. Pour sources principales l'auteur utilise des récits de voyage relatifs à cette période. Ce sont souvent de véritables récits d'exploration. En témoignent les histoires qui ouvrent et clôturent l'ouvrage. La première raconte le massacre en 1740 d'un géomètre qui cherchait à topographier le mont Mézenc pour Cassini. Il fut pris pour un mauvais augure par les indigènes. La dernière histoire raconte l'exploration des gorges du Verdon par Louis Armand et Édouard Martel en 1905. Le plus grand canyon d'Europe n'était alors connu que de quelques locaux. Jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle, la France était en grande partie un espace mal connu, voire inconnu, et ses multiples populations étaient « sauvages ».
- 3 C'est donc une déconstruction de l'identité nationale telle qu'elle est mise en scène dans les divers écomusées qu'entreprend Graham Robb en décrivant la France avant sa nationalisation. Selon lui, l'image d'un pays uni est « la construction imaginaire d'une

petite élite parisienne » (p. 78). Bien des provinces n'ont longtemps eu de français que le nom.

- 4 La première partie de l'ouvrage fait de la France « une terre de désespérance, fragmentée en États-villages » (p. 123). « Désespérance » parce que les conditions de vie y sont ingrates. Graham Robb rappelle que la France est faiblement peuplée et que des pans entiers de son espace sont des « déserts ». En 1867, un recensement établissait que 43 % des terres agricoles étaient « dominées par les forces de la nature », c'est-à-dire incultes. Les Landes, la Sologne, la Brenne, les Causses étaient impraticables. La vie était dure et parfois abrutissante, et l'alimentation, pauvre et monotone. La vie rurale suivait un rythme presque « anhistorique » tant sa régularité était antique (p. 105). La précarité était chose courante, et une grande partie de la population était à la merci d'une mauvaise saison.
- 5 La condition physique des Français n'était pas glorieuse. Au milieu du XIX^e siècle, un quart des candidats au recrutement militaire étaient réformés pour infirmité : constitution chétive, perte d'un membre, myopie, hernie, affection génitale, surdité, goître, problèmes respiratoires, pied-bot, imbécillité... Graham Robb critique la vision idéalisée que l'École de Barbizon donne des campagnes françaises : « Jamais ces toiles agrestes ne dépeignent de laboureur estropié, de maréchal-ferrant rachitique, de couturière myope. » (P. 140) L'indigence se traduisait également par de très nombreux abandons d'enfants. En 1879, Hippolyte Taine écrivait encore : « Le peuple ressemble à un homme qui marcherait dans un étang, ayant de l'eau jusqu'à la bouche ; à la moindre dépression, au moindre flot, il perd pied, s'enfonce et suffoque. » (P. 118)
- 6 Les routes étaient mauvaises et les voyages fastidieux. Dans de bonnes conditions, Brest était à 54 heures de Paris à cheval. De vastes régions échappaient donc au pouvoir parisien du fait de la distance. Ce que reflétait la grande variété des langues : le basque, le breton, le flamand et l'alsacien, à la périphérie et, au centre, un grand clivage entre le français, au nord, et l'occitan, au sud. Et encore, ces langues se déclinaient en jargons, qui pouvaient varier de façon substantielle entre deux villages voisins.
- 7 Au XVIII^e siècle, alors que le français était la langue des élites européennes, il était minoritaire en France. En 1880, on estimait qu'environ un cinquième de la population parlait français couramment. Pour la plupart des habitants, la seule véritable unité sociale et politique était « le pays » : « L'unité territoriale de base était le *pagus*, secteur contrôlé par une tribu. Deux mille ans après la conquête de la Gaule, le pays demeurerait une réalité sensible. Le mot pays ne désignait pas la nation abstraite mais la région ancestrale et tangible dont les individus se réclamaient. Dans un pays, tout était familier : le son de la voix humaine, l'orchestre des oiseaux et des insectes, la chorégraphie des vents et les configurations mystérieuses des arbres, des rochers et des puits magiques. » (P. 49) Graham Robb rappelle que certains pays se faisaient une guerre ancestrale, ce dont les rivalités de clocher sont une pâle rémanence. À Paris, cette fragmentation linguistique et culturelle de la France se traduisait par une fragmentation géographique et professionnelle. Chaque région y avait son quartier et était connue pour sa spécialité professionnelle. Les Creusois étaient ainsi une corporation de maçons très organisée. Même la religion n'échappe pas au *pagus*. La « France chrétienne » est une image d'Épinal, souligne l'auteur. Car le christianisme avait pour support de multiples cultes locaux de saints, de pierres et de lieux ainsi que des pratiques rituelles préchrétiennes qui pouvaient en altérer profondément le sens.

- 8 Au terme de cette première partie, Graham Robb a donc brisé, avec parfois une jubilation non dissimulée, bien des représentations que la France contemporaine a d'elle-même.
- 9 La seconde partie de l'ouvrage porte sur la territorialisation de l'espace. Elle a bien sûr pour condition l'affirmation de la puissance de l'État. L'auteur retrace d'abord deux grandes entreprises destinées à topographier la France : celle de César-François Cassini (1748-1749) et celle de l'État-major des armées à partir de 1818. Il pouvait s'agir d'expéditions dans des contrées sauvages, au milieu de populations inhospitalières. Graham Robb s'attarde à penser la vie de ces géomètres, artisans oubliés d'une révolution technique qui a fait de la France un territoire appropriable par l'État. Le chapitre qui suit rappelle d'ailleurs l'importance stratégique des routes. L'auteur précise que les deux plus grands chantiers réalisés dans ce domaine visaient à circonscrire des rébellions : dans les Cévennes protestantes à la fin du XVII^e siècle et dans l'Ouest contre-révolutionnaire (Vendée, Poitou, Bretagne, Normandie) au début du XIX^e. Napoléon a également fait bâtir, en plein territoire insurgé, des villes-citadelles qui pourraient être comparées à des comptoirs coloniaux comme La Roche-sur-Yon.
- 10 Avec le développement de l'industrie et du commerce, les routes prennent un nouvel essor. Le percement des canaux permet d'accélérer le transport des marchandises. La voie ferrée amène, elle, une relative uniformisation de la France (on pense à l'heure sur les cadrans des gares). Elle marginalise également des portions entières du territoire éloignées des grands axes qui monopolisent les flux : « Bientôt, la voie ferrée viderait les routes et précipiterait à la ruine les auberges de relais. Elle enclaverait de grandes parties du pays tout en donnant aux passagers l'illusion que la France était désormais ouverte à la découverte. » (P. 316)
- 11 Le XIX^e siècle, c'est aussi celui de l'industrie et de l'agriculture. Le paysage se transforme profondément. En 1814, William Wordsworth écrit : « Où que le voyageur dirige ses pas/ Il voit la nature nue s'effacer/Ou disparaître. » (P. 334) Le zèle dont les paysans font preuve pour lutter contre les friches perd parfois toute mesure, comme dans le village de Chaudun, où l'érosion des terres arables pousse la population à l'exil. L'État nationalise alors les terres et initie une politique forestière. Le tourisme apparaît à la même époque : c'est une activité principalement britannique.
- 12 Graham Robb consacre quelques pages très intéressantes à la manière dont est perçu le patrimoine français. Au XIX^e siècle, une partie notable de ce patrimoine sera détruite, les autochtones n'en voyant pas l'intérêt. Quoi qu'il en soit, à l'époque, le tourisme n'est pas axé sur la gastronomie : « Le vrai goût de la France était celui du pain rassis. » (P. 373) La gastronomie locale est alors peu développée, et, d'une région à l'autre, on retrouve des variantes de l'andouille rustique, qu'elle soit agrémentée de choux, de pommes de terre ou d'oignons. La gastronomie régionale figure surtout sur les menus des restaurants de la capitale : « Loin de représenter l'âme d'un terroir, certaines de ces spécialités n'étaient que le reflet des talents publicitaires d'un seul épicier. Elle arrivaient rarement jusqu'à la table du voyageur et n'étaient d'ailleurs pas toujours faciles à se procurer dans leur région d'origine. » (P. 377) Les recettes paysannes bénéficient de l'éloignement qui leur confère un certain exotisme sur les bonnes tables parisiennes. La gastronomie est d'abord urbaine, voire très parisienne, et presque exclusivement bourgeoise.
- 13 Ainsi la nationalisation progressive de l'espace français a pour corollaire l'affirmation des identités régionales. Cela se traduira dans la culture scolaire de la Troisième

République par la série des « Tours de France par deux enfants », qui articule valorisation de la diversité et unité nationale. La patrimonialisation de l'espace va également de pair avec le patriotisme et la protection des hauts-lieux à la fin du XIX^e siècle assurée par le Touring club de France, qui s'inscrit dans un mouvement européen d'affirmation des identités. Les dernières campagnes d'exploration que mènent Louis Armand et Édouard Martel ne sont plus commandées par l'État : elles sont le reflet d'un engouement romantique et patriotique pour les monuments de la « nature sauvage », une rareté dans le territoire national domestiqué. La Première Guerre mondiale finira de refondre les diverses populations dans le moule du peuple français, et, dans chaque village, les monuments aux morts marqueront l'allégeance à la nation. Les pays subsistent alors sous la forme idéale d'un âge d'or dont se nourrit la toute nouvelle littérature des terroirs.

- ¹⁴ Au terme de cette lecture, on ne peut que penser à l'ouvrage classique d'Eugen Weber, *Peasants into Frenchmen. Modernization of Rural France 1870-1974*, auquel Graham Robb emprunte beaucoup d'observations sans, curieusement, jamais le citer. Mais *Une histoire buissonnière de la France* vise un public moins érudit. C'est un ouvrage iconoclaste et utile, servi par une abondante documentation et un style alerte. Ayant le goût anglo-saxon des miscellanées, l'auteur promène son lecteur d'anecdotes en trouvailles. Graham Robb connaît son sujet et, comme il a parcouru la France à vélo, il assortit ses descriptions de l'époque d'observations personnelles. On peut regretter toutefois un manque de distance par rapport à ses sources et quelques cafouillages chronologiques (p. 406). L'affirmation de l'État est à peine traitée en tant que telle alors qu'elle est la toile de fond des bouleversements évoqués. Mais l'exercice était sous contrainte : l'auteur s'en tient à penser son objet à partir des récits de voyage, ce qui, en soi, est passionnant.